

**FAFOUINE
BABOUIN**

reporter

Jean-Louis Le Breton

**PATAFIOLE
EN
ARMAGNAC**



Les éditions du
Canard Gascon

*Il a été tiré de cet ouvrage cent exemplaires numérotés accompagnés d'un tirage de photos spécialement réalisées par le photographe François Benveniste avec les mannequins Liloo et Eve.
Vous pouvez également voir ces photos sur le site de François Benveniste :
www.fbenveniste-photos.com*

© Les Editions du Canard gascon 2009

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays

Photo de couverture : François Benveniste.

Modèle Liloo

Épée :

Merci à la troupe des Lions de l'An Mil, à Termes d'Armagnac, dont certains comédiens ont inspiré quelques portraits de ce récit. Les autres personnages sont purement le fruit de mon imagination lâchée en pleine campagne et toute ressemblance serait donc fortuite...

Fafouine Babouin

*Merci à Caroline et à Laurent Katz pour leur aide précieuse
J.-L. L.B.*

Jean-Louis Le Breton

Fafouine Babouin
reporter

**Patafiolle
en Armagnac**

Chapitre 1

La tour prend garde !

Chaque fois que je négocie ce virage, mon cœur bondit dans ma poitrine Il s'enfle à m'en faire sauter les agrafes de soutien-gorge. Mes yeux papillotent, mes paumes de main deviennent moites. Je m'accroche au volant. Puis je donne un coup de patin et je gare brutalement Tuture sur le bas-côté de la route.

— T'es pas bien, Fafouine ? rouscaille Justine Laberlue emmêlée dans les bretelles de ses appareils photos.

C'est une râleuse ma collègue photographe. Et lorsque son quintal de mauvaise humeur fulmine dans l'habitacle de ma Smart, la pression intérieure monte de plusieurs bars. L'atmosphère s'épaissit comme un bol de lait dans lequel on vient de verser un sachet entier de purée en flocons.

— Mais regarde-donc comme c'est beau ! T'as pas envie de faire un cliché ?

Le ruban de goudron dévale la colline entre les champs herbus et les bosquets verdoyants. Il plonge à toute allure tel un rail de Grand-Huit bien huilé puis remonte brusquement et s'engouffre

dans la première allée de maisons roses comme une langue entre les cuisses d'une jeune fille. Friponne, j'en frissonne. Il termine sa course en bifurquant et vient lécher le pied de la tour d'Espermes d'Armagnac. Le nom surprenant de ce village provient du bas-latin et signifie « Tour des semences ». C'est en ce lieu qu'au moyen-âge on entreposait les graines destinées aux cultures locales. Ironie du sort, Espermes d'Armagnac se trouve à quelques encablures seulement de Condom et beaucoup n'ont pas manqué d'en tirer de graveleuses plaisanteries. La tour est aujourd'hui un somptueux monument qui se dresse dans l'azur comme un... comme une... plusieurs images me viennent à l'esprit mais je n'ai pas le loisir de les exprimer car Justine me devance :

— Quel beau symbole phallique ! s'exclame -t-elle, semblant avoir tout capté de mon émoi.

Elle se marre. Ce qui agite les deux têtes de morts argentées (incrustées de pierres rouges à la place des yeux) qui lui servent de boucles d'oreilles. Elle est toujours habillée gothique avec un t-shirt d'Iron Maiden qui pourrait me servir de chemise de nuit si je ne dormais pas nue, mais qui se trouve totalement déformé sous la tension de sa très forte poitrine.

Elle s'extirpe de la petite voiture comme un bernard-l'hermite obèse s'arrachant d'un coquillage trop étroit.

— Tu vas pas te décider à rouler dans une voiture digne de ce nom ? râle-t-elle à nouveau. Autre chose que ce pot de yaourt teuton ?

Ce pot de yaourt, c'est mon moyen de transport de prédilection. Celui qui colle avec mon style de vie et mes engagements écolos.

— Elle n'est peut-être pas grosse, mais elle ne consomme rien, je rétorque. Et la plupart du temps, je roule seule...

— Tu m'étonnes ! Qui voudrait monter dans ce dé à coudre à roulettes ? Tu veux que je te dise, Fafouine ? Tes idées sur l'écologie sont aussi étroites que ta bagnole, ma belle. Faut-il que je t'aime pour accepter de t'accompagner dans ce cercueil ambulancier. La tôle est épaisse comme du papier d'Arménie. Chaque fois que je m'assois

dedans, j'ai l'impression de me glisser dans une cannette de bière à moteur...

Elle continue de rouspéter et s'éloigne. Ses appareils en bandoulières tapent sur ses hanches de façon désordonnée. Elle s'enfonce tranquillement dans les hautes herbes d'été comme un géant dans un champ de blé. Et elle commence à mitrailler le paysage en bougonnant. J'enquille un CD de Coldplay dans le lecteur pour ne plus entendre ses sourdes récriminations. Béate, je croise les mains derrière la tête. Et bercée par la voix suave de Chris Martin, je contemple ce paysage bucolique de rêve, tel un tableau impressionniste. Le soleil couchant nous repeint cette toile de couleurs fauves. Il allonge les ombres des arbres. Elles s'entrecroisent et forment des filaments qui se perdent dans les ondulations des champs. Un moment de poésie dans un monde de brutes. Bientôt troublé par le vrombissement d'un moteur. Un puissant 4x4 bleu déboule dans le virage en faisant crisser ses pneus. Il effectue une embardée pour éviter ma voiture mal stationnée et continue sa route en zigzaguant. Un point rageur jaillit par la fenêtre du conducteur, qui ne tarde pas à se transformer en doigt d'honneur pointé vers le ciel. Décidément, le monde n'est vraiment pas zen.

— Non mais t'as vu ce malade ? beugle Laberlue en rappliquant. C'est bien la peine de vivre à la campagne pour subir des choses pareilles... Celui-là, il me tomberait sous la main, j'aurais vite fait de le transformer en purée d'ail.

Je la calme et lui fais signe de remonter. La soirée ne va pas tarder à débiter et nous sommes en mission de reportage. Je n'apprécie pas quand Ange Campari, mon rédacteur en chef, nous refile ce genre de boulot, soi-disant d'agrément : assister à un spectacle pour en faire le compte-rendu dans notre quotidien, *Midi-Gascogne*. La plupart du temps les troupes théâtrales locales montent de mauvaises pièces mal jouées par des comédiens amateurs et c'est à mourir d'ennui. « Cette fois c'est du lourd et du divertissant » m'a dit Campari. Il s'agit d'une intrigue policière, *Le Mystère du Vieillard Maniaque*, dont l'action se situe au moyen-âge. La pièce a été tout spécialement

écrite par François Grandcœur, un artiste et saltimbanque local à la verve très humoristique. Il se qualifie lui-même de fabuloplasticien et ses textes sont parmi les rares productions du cru qui me fassent marrer. J'ai déjà eu l'occasion de l'interviewer. Il est au théâtre gascon ce que Romain Bouteille a été au café-théâtre parisien. Pour les ignares (j'en faisais partie il y a peu), Romain Bouteille est le fondateur du Café de la Gare dont sont sortis Coluche et Patrick Dewaere. Mon père Michel m'a raconté tout ça : c'est de sa génération à mon vieux. Il a des coups de nostalgie dans les mirettes lorsqu'il me parle de sa jeunesse. « Fafouine, si t'avais vécu mai 68, je suis sûr que tu aurais été très engagée » qu'il me dit souvent. Oui, mais moi je suis née bien longtemps après sa révolution à mon paternel. Ça lui frisst les poils des bras d'évoquer ce temps béni où les idées flottaient comme des rubans sous le vent de l'humour libre. Une époque où le politiquement correct n'avait pas encore sévi, où le professeur Choron passait des bûches à la moulinette sous la caméra de Jean-Christophe Averty, où les limitations de vitesse n'existaient pas sur les routes françaises. La ceinture de sécurité n'avait pas été inventée, pas plus que l'éthylotest. On fumait dans tous les coins. Le bon député Neuwirth se battait pour faire voter sa loi sur la contraception. Ensuite, la pilule a fait son apparition dans le sac à main des femmes en 1967, bien avant la découverte du SIDA en 1983. Une brève fenêtre de tir où toute la génération de mon père a pu s'éclater sans se soucier des conséquences. Aujourd'hui faut être précautionneuse avant de lâcher les chevaux. S'assurer de l'intégrité du partenaire. De sa bonne santé gonocoquienne. Lui demander son bulletin de séro-négativité tamponné par le préfet du coin et validé par la Direction des Services Sanitaires et Sociaux.

— T'es encore perdue dans tes rêveries, me reproche Justine.

— Je pensais à mon père.

— Je l'aime bien ton paternel, dit ma collègue. C'est un bel homme. Quand il était plus jeune, il a pas dû s'embêter. Je n'ai pas connu ta mère, mais elle devait le marquer à la culotte pour pas se le faire piquer...

J'ai comme une boule dans le gosier chaque fois qu'on évoque ma mère partie trop tôt. Mon Rimmel passe en mode humide. Laberlue s'en rend compte.

Pardon Fafouine. Je voulais pas te faire de peine...

Ma grosse photographie est toute contrite. Elle fouille dans ses poches, en extrait un paquet de toffees fondus et soudés les uns aux autres. Ça fait bloc. Elle en détache un de ses doigts épais.

— Tiens, colle-toi ça dans la mangeoire, ça va te consoler...

— Et ma ligne, banane ? je réponds en m'essayant les gobilles avec un *Kleenex*. Le jour n'est pas encore venu où nous pourrons échanger nos petites culottes et nos soutien-gorges.

Désappointée, elle laisse le caramel en suspens un petit quart de seconde avant de l'enfourner et elle se met à mastiquer ardemment.

— T'as tort, c'est vachement bon...

Je passe la première et Tuture s'extrait du bas-côté pour reprendre le lacet goudronné qui mène à la tour d'Espermes.

— Quel est le programme ? demande Laberlue.

— On est d'abord invitées à un dîner médiéval en plein air. Ensuite, c'est le spectacle. Faudra faire des photos.

— C'est une grave bonne idée de nous faire bouffer avant, dit-elle. Mais y en a qui risquent de s'endormir, tu crois pas ?

— Si la pièce est bonne, y aura pas de raison de roupiller.

La tour est plantée sur une hauteur qui domine toute la vallée de l'Adour. Le point de vue est magnifique. A l'origine, le bâtiment était un château. Aujourd'hui, il n'en reste que ce donjon dressé et un haut mur qui vient s'accrocher à la tour. Il porte encore quelques créneaux et un reste de chemin de ronde. On y accède par une ouverture aménagée en haut de l'escalier en pierre du donjon. Les touristes aiment y grimper pour immortaliser le paysage. La tour et le mur forment un angle droit au pied duquel se trouve une vaste terrasse dallée. C'est ici que les organisateurs ont installé la scène et planté des gradins pouvant accueillir une centaine de spectateurs.

Tout autour, le jardin est planté de noyers. Il accueille régulièrement des marchés locaux où artisans et producteurs viennent pré-

senter les fruits de leur travail. On se croirait en l'an mil, quand les marchands entassaient leurs échoppes de toile au pied de la demeure du seigneur.

Ce soir, des grandes tables ont été dressées dans le jardin et des hôtes habillées en paysannes nous guident vers nos places. Il y a déjà du monde. On reconnaît quelques élus locaux à qui je vais serrer la paluche. En fins politiques, ils sont toujours aimables avec la presse, caressant l'espoir d'un portrait flatteur. Voici Philippe Manuel, le député socialiste local et Président du Conseil Général. Il est en pleine discussion avec Henri Grange, sénateur de droite cacochyme mais respecté et même craint en raison de ses coups de gueule légendaires. Dans la vie courante, ces messieurs sont copains comme cochons. Ce n'est qu'une fois grimpés sur la tribune qu'ils s'apostrophent et s'invectivent. Mais dès que les projecteurs s'éteignent, on se congratule, on se flatte, on se félicite même. Quelle que soit leur couleur, ces hommes et femmes ont le sentiment de faire partie du même sérail.

— Fabienne Babouin ! Notre journaliste de charme, roucoule le vieux sénateur de sa voix éraillée par l'abus de tabac et la consommation irréfrenée¹ d'Armagnac en s'approchant de moi.

Je le connais bien. Il a l'œil égrillard et la main baladeuse. Je prends soin de lui en serrant cinq avec le bras tendu à l'extrême. Mais ce poulpe me happe d'une forte poignée et m'attire près de lui, paternel en diable.

— Alors comment se porte la presse, mon petit ? Toujours à l'affût des potins locaux ? sournoise-t-il en glissant une main le long de ma colonne vertébrale.

Tout sourire extérieur, mais fort énervée intérieurement, je me dégage de sa gluante emprise.

— La presse a bon dos, Sénateur ! je réponds finement.

C'est ce que je constate, béate-t-il en laissant courir sa main dans le bas de mes reins.

1 «Irréfrenée : mais pourquoi ce mot n'existe-t-il pas dans le dictionnaire ?» demandait ma consœur Irène Frain

Un coup de flash soudain nous surprend. Justine Laberlue vient de nous *shooter* et rigole à pleine dents.

— Le sénateur Grange en train de peloter ma collègue ! s'exclame-t-elle. Ça manquait à ma collection.

Pour le coup, le vieux grigou a remis ses velléités tripoteuses et fait soudain grise mine. Il n'y a pas plus susceptible qu'un homme politique dès qu'on écorne son image de marque.

— J'avais oublié que vous ne vous déplacez jamais sans votre cerbère paparazzi, maugréé-t-il.

Puis il me tourne le dos sans prendre congé et va naviguer vers des proies moins compromettantes. Justine tapote affectueusement son appareil photo.

— C'est dans la boîte ! La main du sénateur sur la fesse de Fa-fouine Babouin ! Ça vaut son paquet d'euros un cliché comme ça, non ?

Passé l'incident diplomatique, nous nous dirigeons vers les tables. Le programme de la soirée est simple : dîner médiéval, visite de la reconstitution d'un village du haut moyen-âge et spectacle. De nombreux bénévoles de la région ont été mis à contribution. Ils sont tous vêtus de costumes d'époque et chacun se voit assigner plusieurs missions. Ainsi les jolies soubrettes qui nous servent de la soupe aux châtaignes se retrouveront à jouer les paysannes plus tard dans la pièce. J'en ai d'ailleurs repéré une que je trouve particulièrement charmante avec son beau visage de madone enchâssé dans un chaperon blanc qui lui retombe sur les épaules.

— T'as fini de reluquer les filles, me glisse Justine. On va encore nous faire passer pour un couple de lesbiennes ! J'ai une réputation à défendre moi !

Je n'y peux rien. Les belles femmes m'attirent autant que les beaux hommes. Mais voici que face à nous s'installe l'horrible Lanusse, correspondant de *La Pêche du Midi*, notre concurrent direct. Il est petit, rond et gras. Il porte des lunettes en métal dont l'une des branches est rafistolée avec du chatterton. Elles sont posées sur un

nez oblongue et luisant qui plonge vers une bouche d'hypocrite aux lèvres minces et pincées. Son crâne est sillonné de quelques fines mèches de cheveux épars qui courent d'une oreille à l'autre comme les lignes d'une portée musicale. Lanusse fait partie de ces retraités qui approvisionnent les journaux en infos locales. Il n'est pas journaliste mais se prend pour une vraie plume. Dans une vie antérieure, il travaillait comme gratte-papier dans une étude notariale du coin. Aujourd'hui, son statut de correspondant lui permet de sortir dans le monde : il couvre toutes les assemblées générales des associations, les inaugurations de monuments et les anniversaires des centenaires. On l'invite au repas des chasseurs ou à la fête du tue-cochon. On le flatte pour obtenir un articulet dans le journal. Le voilà investit d'un pouvoir médiatique : celui de mettre (ou pas) en valeur ses contemporains. La contrepartie de ces avantages est qu'il est moins bien payé qu'une femme de ménage et révocable dans l'instant.

Entre *Midi-Gascogne* dont je suis l'accorte porte-drapeau et *La Pêche du Midi* dont Lanusse est le sous-représentant, il existe une guerre de tranchées. On se bat pied à pied pour récupérer des lecteurs. Du côté de Toulouse, *La Pêche du Midi* est nettement dominante. *Midi-Gascogne* l'emporte haut la main à Bordeaux. Mais ici, en plein cœur de l'Armagnac, à mi-chemin des deux capitales du sud-ouest, dans cette zone ravitaillée par les corbeaux, la lutte est âpre. Les deux quotidiens misent à fond sur leurs pages locales. Celles qui rendent compte de la vie des gens. Politique, culture, sport : il faut être sur tous les coups ! Pour une vraie journaliste d'enquête comme moi, il pourrait paraître frustrant de se consacrer à des sujets de moindre importance. Mais j'aime ce métier qui se partage entre les rencontres humaines et l'écriture solitaire. Je ne me lasse pas d'observer mes contemporains. Et je peux vous dire que dans la région, certains sont particulièrement gratinés.

Lanusse cultive un vieux fond de jalousie à mon encontre². Parce que je suis détentriche officielle de la carte de presse et qu'il n'est

2 Voir «Du Rififi dans la Garbure»

qu'un obscur pisse-copie. Mais il est également sensible à mon charme, comme la plupart des hommes. Il reluque mes tenues d'un œil égrillard. Et ce soir, c'est l'été. J'ai sorti un petit chemisier en coton écru au décolleté échancré qui fait chavirer la prunelle de ces messieurs, et un jean moulant monté sur des escarpins à talons hauts. J'ai coiffé mes cheveux blonds en queue de cheval avec frange sur le front façon amazone. Je n'abuse jamais du maquillage. Mon père me dit toujours « c'est le naturel qui paye ». Et il m'a richement dotée si j'en crois la liste de mes conquêtes masculines et féminines. La pomme de la vie peut se croquer par toutes les faces et je ne manque pas d'appétit. Mais j'assimilerai plutôt Lanusse à une poire. Et blette, celle-là. Malgré l'impressionnant volume de son torse, il est affublé d'une voix fluette et nasillarde au timbre parfaitement détestable. Bref, ce type est une calamité ambulante que je retrouve sans cesse sur le chemin de mes reportages.

— C'est la seconde fois que je viens voir cette pièce, entame-t-il entre deux cuillerées de soupe dont une partie du contenu se perd sur sa cravate déjà tachée.

— T'as pris un abonnement ?

— Non. La première fois, c'était pour écrire un article, mais j'ai oublié de faire les photos. Du coup je suis obligé de revenir, sinon le rédac'chef a dit que ça passerait pas.

— Et alors, ce spectacle, c'est bien ? m'enquiers-je, histoire de poser quelques sondes.

— Ah ça oui ! répond la baderne. Y a de l'action, et on se marre.

— Ça parle de quoi en gros ? demande Laberlue en découpant une large tranche de pain qu'elle trempe aussitôt dans son brouet.

— C'est un genre de roman policier qui se situe au moyen-âge. Un vieux nobliaux est sur le point de calencher et sa progéniture se dispute l'héritage. Pour le soigner ils font appel à un toubib arabe qui leur amène un médicament inconnu d'eux jusqu'à présent : de « l'eau de vie ». Et dans ses valises il trimballe un alambic pour les initier à la production de cette potion magique. Enfin, je vais pas tout vous raconter. Vous avez compris que c'est à la fois une guignolade

et une bonne promotion pour les producteurs d'armagnac locaux. Franchement, les textes sont bien torchés, et la mise en scène excellente avec des très bons effets. A un moment, il y a une bagarre sur les créneaux et ils balancent un corps de soldat dans le vide. Bien sûr c'est un mannequin, mais comme il vient s'écraser juste aux pieds du public, c'est très réaliste et tout le monde pousse un cri, vous allez-voir !

— Stooooooooop ! je l'arrête. Tu vas pas tout nous dévoiler, sinon y aura plus de suspense...

— Faudrait savoir ce que vous voulez, ronchon Lanusse en attaquant un magret aux champignons.

Tout en devisant, je repère sur le parking à côté le gros 4x4 bleu dont le conducteur nous a gratifiés d'un joli doigt d'honneur. A tout hasard, je demande à Lanusse s'il en connaît le propriétaire.

— Ça ? C'est la voiture du médium !

Intéressée, j'échange un regard interrogatif avec Laberlue.

— Un médium ?

— Mais oui, continue le gros en tortorant comme un goret. C'est Robert de La Motte Castrale, le fils de la Comtesse de La Motte Castrale. Un tire-au-flanc qu'a rien trouvé de mieux que de gagner sa vie en racontant des bobards à tous les gogos qui veulent croire à ses sornettes. Moi je suis pas contre les médiums, j'y crois même, mais celui-là il sent vraiment le souffre. Certains disent que c'est un surdoué de la communication avec l'au-delà et qu'il est capable de dialoguer avec les morts. D'autres pensent que c'est plutôt une bonne pompe à fric et qu'il tient le bon filon pour s'en mettre plein les poches.

— C'est ça l'exploitation de la crédulité humaine, soupire Laberlue.

— En attendant, ça a l'air de bien marcher pour lui ! je commente en détaillant son luxueux véhicule. Ce genre de voiture coûte les yeux de la tête et gaspille un max de carburant.

Râler contre les bagnoles pas écolos, c'est ma marotte. Dans une

période où le prix de l'essence grimpe aux rideaux je trouve dément de rouler dans ces gouffres à pétrole qui, de surcroît, polluent notre bon air du sud-ouest.

— Pour marcher, ça marche, enchaîne Lanusse en épongeant sa sauce avec entrain. Son cabinet ne désemplit pas. Paraît même que certains politiques, ici présents, vont le consulter en période pré-électorale. Il les embobine, je ne sais pas ce qu'il leur raconte... Mais ils en redemandent tous. Tu vois Fafouine, tu devrais peut-être te faire tirer les cartes toi aussi ?

Je pars d'un grand éclat de rire.

— Pour savoir si j'ai un avenir dans le journalisme ? j'ironise.

— Oui, bon, ça on le sait que tout le monde lit tes articles, s'énerve le correspondant de *La Pêche du Midi*. Je pensais plutôt à ton avenir amoureux. Une belle fille comme toi, à l'approche de la trentaine, doit penser à se caser, non ?

Il est tout mielleux, limite libidineux. Quel âge a-t-il Lanusse ? Dans les soixante cinq balais ? Et il s'intéresse à ma vie sentimentale... Je soupçonne des pensées salaces derrière tout ça. Je regarde son petit œil rouge qui me scrute, sa trogne dégoulinante, son front teinté de sueur, ses rares cheveux collés entre eux comme des orphelins dans la détresse, sa bedaine écrasée contre le bord de table et je me dis : « c'est un porc, cet homme-là ! ». En même temps, j'entrevois en lui le petit garçon complexé qu'il a dû être avant de devenir l'épave qui se goinfre sous mon nez. Je feins d'ignorer sa question et je reviens au médium en jetant un regard circulaire sur la foule des convives.

— Il est où, le fameux Robert de la Motte Castrale ?

— Tu veux déjà une consultation ? demande l'affreux.

— Non, banane, je veux voir à quoi il ressemble...

Lanusse s'offusque de mon ton irrespectueux et fait la grimace.

— T'as qu'à le trouver toi-même, bougonne-t-il.

Laberlue, fine psychologue, se moque de lui :

— Mais Fafouine, tu vois pas que tu l'as vexé ? On est très susceptible à *La Pêche du Midi* !

— Ça va, les filles. Arrêtez de vous foutre de ma gueule. Robert, vous pouvez pas le voir maintenant, vu qu'il fait partie de la troupe des comédiens et qu'ils sont en train de se costumer...

C'est l'heure du dessert. La jolie soubrette qui fait fondre mon cœur nous sert de larges parts de croustades copieusement arrosées d'armagnac. J'y touche à peine. C'est pourtant délicieux, mais si je me laisse trop aller aux plaisirs de la cuisine régionale c'est les capitons assurés. Vous le savez, le capiton est un animal surnois qui, comme les aoutats en été, vient se loger sous la peau. Particulièrement au niveau des cuisses et dans la ceinture abdominale. Après, c'est tout une histoire pour s'en débarrasser. Pour chasser le capiton, il faut se lever tôt, s'équiper d'un bon jogging et courir au moins cinq kilomètres dans la nature en transpirant comme une folle. J'ai déjà donné, je suis méfiante. Justine Laberlue n'a pas ce problème. Elle entretient son quintal de viande fraîche avec appétit et ne tarde pas à lorgner sur mon assiette.

— T'en veux plus ?

— Non, tu peux finir...

Elle se jette dessus avec gourmandise, sous le regard jaloux de Lannusse qui se serait bien octroyé la moitié de ma part. Mais solidarité féminine oblige.

La nuit estivale commence à tomber. Le ciel vire à un bleu profond. Ça et là des flambeaux ont été allumés. Le spectacle va bientôt commencer. J'apprécie ce moment de calme sans me douter que va débiter l'une des pires soirées de ma vie...